Titre : **107ème REGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1919**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **S.H.D.**
Référence : **IMPRIMERIE CLAUDE HELLUY &CIE** **ANGOULEME 1919**	Transcripteur : Date **2005**

Ancestramil

HISTORIQUE DU 107E REGIMENT D'INFANTERIE
pendant la GRANDE GUERRE
1914-1919

IMPRIMERIE CLAUDE HELLUY &CIE
ANGOULEME 1919

CHEFS DE CORPS DU 107EME RI EN CAMPAGNE

Colonel JACQUOT
Du 2 août 1914 au 26 août 1914

Lieutenant-colonel ROYE
Du 26 août 1914 au 15 mars 1916

Lieutenant-colonel PLANCKE
Du 15 mars 1916 au 9 janvier 1917

Lieutenant-colonel MOURIER
Du 9 janvier 1917 au 18 juin 1918

Lieutenant-colonel DERAY
Du 18 juin 1918 au 22 octobre 1918

Lieutenant-colonel BERTAUX
Du 22 octobre 1918 au 20 avril 1919

Chef de bataillon de BEAUCORPS
Du 20 avril au 7 juillet 1919

CITATIONS DU 107° RI

ORDRE DE L'ARMEE N° 13.334 "D"
du 7 février 1919

"Régiment d'élite, qui depuis le début de la guerre, après avoir donné d'abord en BELGIQUE, dans la MEUSE, sur la MARNE, la mesure de qualités admirables, après s'être signalé en LORRAINE et au LABYRINTHE, dans les attaques d'ARTOIS, où la plupart de ses unités ont été citées séparément, a montré à nouveau, au cours de la période la plus violente de la lutte, devant VERDUN (Avril- Juin 1916), dans la Bataille de la Somme, devant la MAISONNETTE et BIACHES, en CHAMPAGNE, à NAVARIN (1917), pendant huit mois durant en des combats incessants, en Italie sur l'ALTIPIANO, par une résistance et des attaques ininterrompues, des qualités morales de premier ordre, une discipline et une confiance à toute épreuve, une bravoure, un mordant et un esprit de sacrifice qui n'ont cessé de lui valoir des éloges et des témoignages d'admiration."

Ancestramil

ORDRE DE L'ARMEE N°44 (F.F.I.)
du 4 décembre 1918

*"Sous les ordres de son Chef, le Lieutenant-colonel **BERTAUX**, a effectué dans des conditions particulièrement difficiles, le passage de vive force d'un fleuve; a abordé une falaise presque verticale garnie de fils de fer et de mitrailleuses, en a culbuté les défenseurs, faisant à l'ennemi de nombreux prisonniers, prenant des canons, des mitrailleuses et un matériel important. Maître de la position, s'y est accroché pendant plus de vingt-quatre heures sous un bombardement intense, et malgré de lourdes pertes, privé de toute communication avec l'arrière, les ponts ayant été détruits, a permis, par son héroïque ténacité, le rétablissement des passages et l'intervention de troupes fraîches qui, élargissant ses gains, ont provoqué la déroute de l'ennemi***."**

****

HISTORIQUE DU 107°RI

BELGIQUE

C'est le 6 août 1914 que le régiment quitta la ville d'Angoulême, au milieu des fleurs et des ovations enthousiastes.
Après avoir passé une quinzaine de jours en Argonne, puis près de la frontière belge, il fût engagé en Belgique, où il reçut le baptême du feu le 21 août à Isel, et le 22 à Grapfontaine (région de Neufchâteau).
C'est là que tomba le capitaine **FOUQUET**, le premier des officiers du 107° RI qui eût l'honneur de verser son sang pour la France.
Le régiment pris part à la retraite de Belgique, où il offrit à plusieurs reprises une résistance acharnée.
Les ordres de repli successifs, provoqués par la situation générale, causèrent à chaque fois au 107° R.I. une déception; car l'ennemi qu'il avait en face de lui avait toujours cédé le terrain en fin de journée et n'avait jamais songé à la poursuite.

BEAUMONT

Le premier bond de cette retraite nous conduisit sur la Meuse à Beaumont.
Après deux jours employés à fortifier la position par des tranchées exécutées d'une main encore peu expérimentée, le régiment fut porté, en entier, en formation de combat largement ouverte, sur le Bois de l'Hospice, à l'abri duquel l'ennemi avait forcé la Meuse.
Les 2° et 3° bataillons sont engagés d'abord.
Comme au temps jadis, le commandant **MICHEL** parcourait à cheval sa ligne de combat pour en vérifier l'assiette et la solidité, sans souci des balles qui sifflaient autour de lui, car il fallait "montrer à ces jeunes gens qu'ils ne doivent pas avoir peur".
Sa témérité ne fut pas de longue durée, il tomba bientôt pour ne plus se relever. Son successeur, le capitaine **CAMPAGNE**, lui fit rendre les honneurs sur le terrain même par les groupes de soldats qui passaient à proximité, hommage émotionnant en cette circonstance à leur vénéré chef.
Mais bientôt après une grêle de balles et d'obus s'abattit sur le régiment: de nombreux officiers et soldats des trois bataillons restèrent sur le terrain.

Ancestrami

Le 2° bataillon fut spécialement éprouvé, l'ennemi l'ayant laissé approché sans tirer jusqu'à 400 mètres du bois.
Les officiers, à ce moment là, avaient encore une tenue toute différente à celle de la troupe; ils étaient particulièrement visés et suivis par des tireurs spéciaux.
Puis, beaucoup avaient la fierté de ne pas courber la tête, ne voulant pas abdiquer l'honneur d'être visés: tel le lieutenant **de la DURE**, resté debout derrière sa section, la pipe à la bouche, et qui fut tué dans cet acte de témérité.
Il fallut des ordres fermes du commandement pour les obliger à se confondre avec à la troupe, sinon c'eut été le désastre d'une infanterie sans chefs.
Cependant, le soir de cette journée du 28 août, nous étions maîtres du terrain, et bien qu'un tir d'artillerie lourde, guidé par de mystérieux signaux lumineux, nous eut encerclés de toutes parts, nous nous installions à Léthane, en cantonnement d'avant-poste et en tranquillité suffisante.

LES ALLEUX

Le deuxième bond, après de pénibles marches, nous arrêta à l'est de **Vouziers**.
Le 31 au matin, le régiment fut mis en marche vers le Nord-est.
Alors que tous croyaient déjà à une reprise de l'offensive, l'ordre fut donné d'occuper défensivement les lisières nord du Bois des Alleux.
Vers midi, l'ennemi en force repoussait nos patrouilles et arrivait au contact de la ligne de résistance, la lisière du bois.
Les 2° et 3° bataillons qui étaient à gauche ne se laissèrent pas entamer, bien que de nombreux officiers eussent déjà payé de leur vie leur héroïque ténacité :
- le lieutenant **SCHMIDT** tué sur sa mitrailleuse qu'il avait tenu à servir lui-même sur des objectifs de premier ordre
- tué aussi le lieutenant **de la COMBE**, en entraînant ses hommes dans une folle contre-attaque.
Mais aussi combien d'ennemis au tableau !
Chacun comptant ses victimes, comme un chasseur compte ses perdreaux, en oublie le danger.
Le lieutenant **de LABORDERIE**, commandant la 8° compagnie, ravitaille lui-même ses hommes en cartouches, car une semblable boucherie ne va pas sans vider les cartouchières.
Cependant, à droite, le 1er bataillon est tourné par une infiltration de l'ennemi dans les grands-bois.
Après une résistance prolongée par une contre-attaque à l'arme blanche, les munitions étant épuisées et le ravitaillement n'ayant pu parvenir, il fut obligé de prendre une position plus en arrière: ceci amena le repli de tout le régiment.
L'ennemi épuisé ne poursuivit pas, et à trois kilomètres de là, le cantonnement, simplement gardé, ne fut pas inquiété.
Un troisième bond nous mena le 2 septembre sur la Butte de Souain.
Le régiment avait gagné cette position après une marche continue de 8 heures du soir à midi.
Il ne fut pas attaqué.
Tous étaient harassés par cette suite de marches et de combats; néanmoins, la retraite continuait en ordres vers Suippes et Vitry.
Le 1er bataillon formait l'extrême arrière-garde du corps d'armée.
Laissée près de la Cheppe en soutien d'artillerie, la moitié de ce bataillon se trouvé coupée du régiment dans la nuit du 3 au 4.
Il s'y joignit une fraction du 138° R.I., également isolée, et une centaine d'hommes de tous régiments.

Amestramil

Le capitaine **de BEAUCORPS** qui avait pris le commandement de ce détachement de 12 officiers et de 800 hommes, chercha vainement à rejoindre le Corps d'Armée dont les colonnes ennemies, en marche vers le sud, le séparaient.

Ce n'est qu'à Lailly qu'il put connaître l'emplacement exact du XII° Corps; et il rejoignit, en pleine bataille de la Marne, le régiment déjà fort éprouvé et où ce renfort fut un appoint très apprécié.

MARNE

Le régiment se trouvait aux environs de Vitry-le-François quand il reçut l'ordre, tant attendu, de l'arrêt de la retraite, de la résistance sur place jusqu'au dernier sang.
Seul contre toute une division, le 107° tint pendant toute la journée du 6 septembre sur la ligne Courdemanges-Huiron-Frigincourt.
Ce dernier village fut perdu et repris plusieurs fois, et la compagnie du capitaine **DUCASSE** s'y distingua particulièrement.
Puis, de concert avec les éléments du 78°, du 126° et du 108° R.I., la résistance se concentra enfin autour de Chatelraould et du château de Beaucamp, ligne que l'ennemi ne parvint pas à entamer, malgré les assauts, malgré les tentatives de surprises de nuit, malgré les simulacres de reddition.
C'est là que fut traîtreusement abattu le lieutenant **de LABORDERIE**, alors qu'il s'était mis debout, pour arrêter le feu de sa compagnie sur un ennemi qui levait la crosse.
Cinq jours de luttes incessantes, faisant suite à une retraite dont la rapidité n'avait pas empêché l'ordre le plus parfait, avaient mis à bout nos forces, décimés nos effectifs.
Mais le plus noble esprit animait tous ces Français, sentant qu'entre les mains de chacun d'eux était tout le sort de la Patrie, qu'une faiblesse sur un seul point pouvait compromettre tout l'échafaudage de la suprême résistance.
Les officiers se multiplièrent, se montrant partout pour ranimer les courages: voici le commandant **CAMPAGNE** qui sent de l'hésitation dans l'une de ses sections pour faire un bond en avant; il saisit un fusil, abat plusieurs ennemis à bout portant.
Cet acte entraîne tous les hommes, qui occupent aussitôt le poste indiqué, tandis que les Boches prennent la fuite.
Il faut citer aussi l'acte du soldat **JOLLET**, blessé étant observateur dans un arbre, et qui refusa obstinément à son officier de se laisser relever, tant que le jour lui permit d'observer.

Dans une lettre personnelle au lieutenant-colonel **ROYÉ**, le commandant du XII° Corps d'Armée résumait ainsi l'impression laissée par le 107° :
"Votre régiment est admirable, j'ai dit aux représentants du G.Q.G. qu'aucun autre dans l'Armée française n'aurait mieux fait "

Le 11 au matin, l'activité du feu de l'ennemi se ralentit.
A l'aube, le talus du chemin de fer est encore occupé; deux heures après, il n'y a plus personne: toute la ligne s'ébranle.
Les ruines fumantes de Courdemanges et Huiron sont définitivement dépassées.
Pendant quatre jours de poursuite, parcourant 80 kilomètres, nous ne rencontrons aucune résistance.

Mais les Boches ont eu le temps de choisir leurs positions: ils y sont déjà solides et nous n'avons plus d'artillerie pour les en culbuter.

REIMS

Après quelques petits engagements, notamment à Perthes, épuisé par des efforts aussi répétés, et par la dysenterie, le régiment est envoyé à Reims, en réserve.
Dès le lendemain de son arrivée, 23 septembre, il est à une place d'honneur, la protection de la lisière nord-est de la ville contre un retour possible de l'ennemi. Cette situation, dite en réserve, comporta quelques engagements et surtout de copieux bombardements, notamment pour le deuxième bataillon à Bétheny (bataillon **MAGORD**).
Le 23 septembre, après avoir recueilli les débris d'un autre régiment, ce bataillon recevant l'ordre de se replier, exécuta le mouvement par groupes de quatre, au pas cadencé, l'arme sur l'épaule gauche, faisant l'admiration du commandant de la brigade.
Au bout de huit jours, toute trace de dysenterie avait disparu, nos hommes ayant pu enfin avoir une nourriture abondante et appropriée, et le 107° R.I. était envoyé le 1er octobre tenir un secteur près de Jonchery.

CHAMPAGNE

Qu'était-ce qu'un secteur à ce moment ?
Quelques tranchées de section, dispersées en échiquier pour se flanquer mutuellement, sans liaison entre elles, ni vers l'arrière, protégées par un simple fil de fer tendu qui supportait des appareils de résonance, boîtes de conserves, bouteilles.
Faible lui-même, l'ennemi n'attaqua pas ces faibles lignes.
Il s'organisait, il fut prêt avant nous.
Et quand l'ordre fut donné d'exécuter des attaques partielles, pour enlever des points importants, c'est une forteresse qu'on trouva en face de soi.
Après deux expériences infructueuses, les 12 et 30 octobre, le régiment fut de nouveau chargé le 25 novembre d'enlever le bois B; cette mission incomba au 1er bataillon.
Dans un magnifique élan, après une préparation d'artillerie sommaire, les deux compagnies de première ligne, 2° et 3°, s'élancèrent à l'assaut du saillant du Bois B, d'un bloc, et sans retardataires que les hommes atteints dès leur sortie sur le terre-plein.
Ces compagnies furent englouties presque en entier, aucun officier n'en revint.
Le capitaine **RAVAUT**, blessé dans les défenses accessoires, continua à tirer sur l'ennemi qui lui faisait signe de se rendre, jusqu'à ce qu'il fût tué.
Le lieutenant **ARBELLOT** commandant la 3° soutint une lutte analogue, et ne fut fait prisonnier que blessé et évanoui.
La prise d'un poste avancé de l'ennemi, aux Bois Parallèles, par le 2è bataillon, fut mieux réussie.
La première leçon avait été bonne: l'opération, bien préparée par le capitaine **MAGORD**, conduisit à la surprise complète de l'ennemi.

LORRAINE

Au mois de mars, le Corps d'Armée fut réclamé par son ancien chef, le général **ROQUES**, commandant l'Armée de la Lorraine.
Et au 107° R.I. qu'il avait vu à l'oeuvre à la Marne, celui-ci confia le rôle principal de l'opération projetée, qui escomptait une percée à Regnéville-en-Haye, en direction de Thiaucourt.
Pendant deux jours, les hommes du régiment attendirent vainement que les brèches promises fussent faites par notre artillerie dans les puissants réseaux ennemis.

Ancestramil

Un ordre ferme prescrivit, pour le 7 avril, l'attaque que tous ceux qui voyaient le champ de bataille savaient vouée à un insuccès certain.
Néanmoins, les chefs se jettent en avant de leur troupe, le capitaine **de BEAUCORPS** en tête de son bataillon, le capitaine **CHARBONIER** et le lieutenant **CHAGNAUD** devant leurs compagnies.
Les premiers hommes sortis sont impitoyablement fauchés, et le mouvement est alors arrêté, non sans avoir coûté cher.
Les quatre agents de liaison du commandant **CAMPAGNE** tombent en exécutant leur mission: trois ou quatre s'offrent immédiatement pour remplacer chacun de ceux qui sont tombés; plus d'une douzaine furent ainsi fauchés au cours de leur périlleuse mission.
Tel était alors l'esprit militaire, malgré les fatigues et les pertes, malgré l'arrivée récente de renforts à peine amalgamés, que le danger ne comptait pour rien en face du devoir à accomplir.
Le régiment passa deux mois dans cette région, le premier à l'ouest du Bois le Prêtre, le deuxième en face du Bois Mortmare.

LABYRINTHE

Au mois de juillet 1915, le 107° R.I. occupe le Labyrinthe.
C'était une attaque en perspective.
Le secteur était déjà équipé, tranchées de départ en cours d'exécution, nombreux emplacements de crapouillots, nombreuses artilleries lourdes et de campagne.
A voir ces préparatifs, si puissant comparés à ceux des attaques de Lorraine, chacun se sentait en confiance, mais l'ennemi s'apprêtait aussi à parer le coup, et en attendant nous inondait de projectiles de toutes sortes.

On s'était déjà copieusement battu dans ce terrain, comme en témoignaient les nombreux cadavres que le moindre terrassement mettait à découvert; mais l'attaque prochaine ne serait plus la même, étant donné la supériorité des moyens mis à notre disposition et les dispositions judicieusement prises par le colonel ROYÉ.
En effet, le 25 septembre 1915, enflammés par la visite du général **FOCH** et aussi par les chaudes paroles de leur chef de corps, le lieutenant-colonel **ROYÉ**, officiers et soldats du 107° R.I. s'ébranlèrent d'un bloc, à midi, sur quatre vagues successives; trois ou quatre tranchées ennemies sont dépassées en quelques minutes.
Et si ce n'étaient les succès plus relatifs de nos voisins, les défenses accessoires intactes rencontrées sur la contre-pente, les pertes sévères en cadres toujours prêts à braver le danger, nous aurions été beaucoup plus loin.

Des 28 officiers des deux bataillons d'assaut, 9 seulement étaient encore debout le soir de l'attaque.

Le commandant **SARROT** fut blessé en tête de la première vague de son bataillon.
La section de l'adjudant **DUVALCY**, sortie en quatrième vague, après avoir nettoyé les tranchées attaquées, se précipité dans une tranchée qui menaçait le flanc des bataillons d'assaut; elle y détruisit la valeur d'une compagnie ennemie, qui sans cette initiative nous aurait mis en mauvaise position.

Pendant trois jours, le régiment eut à se défendre de contre-attaques incessantes; il fallait être constamment en éveil contre un coup d'audace de l'ennemi sur une barricade ou une mitrailleuse.

Ancestramil

Quelques exemples entre mille :

- Le soldat **BOUCHERIE**, immobilisé par une blessure, continue à tirer jusqu'au moment où il succombe d'épuisement

- A une barricade, pendant deux jours et une nuit, le sergent grenadier **AMIOT** tient tête à l'ennemi sans vouloir se laisser relever.
- Presque tous ses hommes étant tombés, le lieutenant **CALVET** défend revolver au poing sa mitrailleuse qui lui reste, en définitive, mais lui vaut une terrible blessure, l'arrachement d'une partie de la figure, dont il mourut quelques jours après. Grâce à l'intervention du lieutenant **BOUCQ**, la situation fut rétablie sur ce point.

- Le grenadier **MAUDET** tenant tête avec un fusil de chasse à un groupe ennemi qui s'avançait, cherche en même temps à faire sortir à coups de grenades les occupants d'un abri.

- Le caporal **MAUPIN** et le caporal **DESVERGNES,** défendent chacun seul leur barricade, dont tous les grenadiers ont été blessés.
Qu'y a-t-il d'étonnant avec de tels exemples que nos troupes aient été solides, alors que l'esprit de sacrifice était poussé en expirant :
"*Je meurs pour la France, j'en suis heureux*" (Soldat **DEBOUCHAUD**, volontaire pour passer dans l'infanterie).

La saison des pluies, qui avait commencé au moment des attaques, fit bientôt de ce terrain une boue gluante.
Le travail de nettoyage du secteur dépassait de plus en plus les possibilités du régiment, auquel on avait même dû enlever la zone de l'arrière pour la confier à des territoriaux.
A la mi-novembre, la circulation dans les boyaux était devenue totalement impossible, on entrait dans la boue jusqu'à la ceinture, tout mouvement était paralysé le jour: ravitaillements, liaisons, relèves ne pouvaient plus avoir lieu que la nuit par le terre-plein.

Après l'échec de nombreuses tentatives pour reprendre le terrain perdu le 25 septembre, l'ennemi commença une guerre de mines.
Les attaques furent la plupart du temps déjouées par les guetteurs du génie, aidés par les soldats du 107° R.I. et par la contre-mine.
Le 27 novembre, après une explosion de mines, le sergent grenadier **BERGERET** mettait en fuite l'ennemi qui avait dépassé l'entonnoir; ayant épuisé ses grenades, il continuait la poursuite à coups de pierres.
Cependant, le 23 janvier, une attaque plus formidable attendait dans le quartier du 2° bataillon.
Immédiatement à l'ouest de la route de Lille, un système d'une dizaine de fourneaux de mines explosèrent simultanément sous chacun des carrefours de boyaux.
La première ligne de ce bataillon se trouva ainsi subitement coupée.
Ceux que n'écrasa pas l'explosion furent tués les armes à la main ou faits prisonniers.
Des contre-attaques déclenchées automatiquement arrêtèrent les progrès de l'ennemi sur la ligne des entonnoirs qu'il ne put dépasser.
La veille de l'explosion, un soldat de la 2° compagnie travaillant avec le génie dans une sape avait découvert et coupé le cordon d'un de ces fourneaux qui n'explosa pas.
Là, comme ailleurs, les assaillants s'étaient précipités à moitié ivres, croyant la porte ouverte; aussitôt qu'ils se rendirent compte que l'obstacle n'avait pas cédé, ils firent "camarades", mais coups de fusil et grenades en étendirent plusieurs à terre, le reste prit la fuite.

Amestramil

Ce fut le dernier incident notable de ce secteur où le régiment, pendant 7 mois, **perdit environ 50 officiers et 1.800 hommes**, mais où il laissa le souvenir de son intrépidité à l'attaque, de son héroïque résistance, de son labeur incessant.

VERDUN

C'est peut-être cette réputation qui fit envoyer le Corps d'Armée au secours de Verdun, attaqué en février 1916.
Au début d'avril, la ligne était à peine stabilisée, quand nous fûmes établis au nord de Bras, à cheval sur le ravin de Louvemont, tenant la Côte du Poivre et une partie du Bois d'Haudromont.
Il ne fallut pas longtemps pour que la zone confiée au 107° R.I. devienne imprenable, malgré les terribles bombardements qui venaient incessamment interrompre les travailleurs ou détruire leur oeuvre.
On demande plus au 107° R.I. : porter secours aux voisins de Douaumont, sans doute plus éprouvés.

Le 21 avril, le 3è bataillon fut chargé de dégager le Bois et les Carrières d'Haudromont.
La préparation avait été courte et sommaire; les brèches n'étaient pas faites dans les réseaux ennemis: peu importe, l'impétuosité de l'attaque y suppléera.
Au petit jour, tout le dispositif s'ébranle, chacun s'efforce de jouer aussi bien que possible le rôle fixé à l'avance; les réseaux non ouverts sont contournés.
Les compagnies **LANNES** et C**HÂTRENET** se sont particulièrement signalées à cette attaque, entre autres le sergent **DELAVALANDE** qui, après une avance à la grenade et un corps à corps, enlève une mitrailleuse.

En un mot, le bataillon **CAMPAGNE** joua ce jour-là, sans préparation, le rôle de bataillon d'assaut, avec autant de perfection que la troupe la plus entraînée, avec une abnégation qu'exprimait si bien le médecin auxiliaire **LORY**, blessé mortellement et refusant de se laisser évacuer :
" Un médecin ne se fait évacuer que lorsque le dernier blessé a été emporté"

Le séjour à Verdun se termina au milieu du mois de juin par un bombardement formidable, où la poussière et la fumée ne permettaient de voir qu'à quelques mètres.
C'était une simple diversion de l'attaque de Douaumont, au cours de laquelle la plus grande partie des abris furent effondrés, sans toutefois nous causer beaucoup de pertes, grâce à des déplacements latéraux exécutés dans les zones spécialement battues.

Le capitaine **de PRESLE** obtient de son chef de bataillon l'autorisation d'attaquer et d'occuper la ligne ennemie, si la sienne était visée.
Il n'eut pas à exécuter son audacieux projet, nos premières lignes ne reçurent que de trop courts destinés aux parallèles de soutien; et les chefs de bataillon purent faire partager tout le temps au colonel P**LANCKE** leur confiance :
"Aucune attaque à craindre; tout le tir est sur moi, rien sur la première ligne."

SOUPIR

Sorti de la fournaise, c'est le terme en général consacré pour Verdun, le régiment fut affecté à un secteur calme, celui de Soupir, sur l'Aisne, où tout son effort fut employé à organiser la position, à reformer les unités, à dresser les spécialistes.

SOMME

Quand le 107° R.I. fut envoyé dans la Somme, en face de la Maisonnette, octobre 1916, cette région était encore chaude des attaques récentes qui nous en avaient donné la possession.
Chacun s'observait, chacun s'organisait pour résister, s'équipait pour l'attaque de demain.
C'est nous qui étions sur le point d'attaquer, pleins de confiance et d'entrain, quant tout fut contremandé le 11 décembre.
Peu après nous étions enlevés du secteur qui devait être passé aux Anglais.

CHAMPAGNE

A la fin de janvier 1917, le régiment est affecté au secteur des Dardanelles, en Champagne, entre Souain et la ferme de Navarin.
Il faisait un froid terrible, qui ne permettait pas d'enfoncer un outil en terre.
Aussi chacun s'adonna-t-il avec la plus grande ardeur à renforcer des défenses accessoires, seul travail possible.
Nos chefs craignaient qu'une attaque ennemie ne vint devancer leurs projets : journellement des patrouilles sortaient dans le "no man's land" pour observer l'adversaire qui ne pénétra pas plus nos projets que nous les siens.
Au début d'avril, alors que la 24° division se préparait à prendre part à la grosse attaque de Champagne, elle demande un bataillon de renfort.
Le 1er bataillon du 107° R.I. lui fut envoyé à l'est d'Auberive, quartier du "Mauvais Coin".
Les préparatifs étaient formidables et nos poilus, depuis la Somme, n'avaient pas perdu leur élan.
Le capitaine **PAILLÉ**, sachant que le tour d'attaque était à sa compagnie, la 3°, réclame la première place: cette compagnie devait pleinement justifiée la confiance qu'on avait en elle.
On voyait peu à peu approcher le grand jour, le bataillon ayant fait lui-même tous les préparatifs : apport des munitions, installation des crapouillots, exécution des tranchées de départ et des brèches dans nos réseaux.

Certaines patrouilles hardies parcoururent même les premières lignes de l'ennemi pour connaître son état d'esprit.
C'est ainsi que, dans la reconnaissance de l'aspirant **FORT**, le sergent **BARLOUTAUD** se précipita sur une sentinelle boche qui était au fond d'un trou de guetteur; la tirant par le col et les épaules il allait l'emmener sur le terre-plein, quand les cris de cet homme firent accourir les boches; notre patrouille fut obligée de lâcher prise, non sans avoir causé à l'ennemi quelques pertes.
Il faisait à peine jour, le 17 avril, à l'heure H.
La neige nous aveuglait, mais l'élan fut magnifique.
D'un bond, les objectifs sont atteints.
Le bataillon voisin n'eut pas la même chance, et, soit manque de préparation, soit supériorité de l'obstacle, il laissa un vide que l'ennemi aussitôt mit à profit, obligeant le 1er bataillon à abandonner une partie du terrain conquis, sous peine d'être coupé de sa base.
Malgré la terrible contre-préparation de l'ennemi, l'attaque fut renouvelée une deuxième fois à la tombée de la nuit, le lieutenant **DUMAS** communiquait aux premières vagues son ardeur coutumière: cette attaque eut un sort identique à la première.
Ce n'est qu'à la troisième reprise que nos voisins parvinrent à gagner leur objectif et qu'une ligne solide et continue put être établie.

Ancestramil

Solide, par la liaison des cœurs et des volontés, car dans le dédale des trous d'obus, il ne restait plus trace pour ainsi dire des tranchées et des boyaux.

En fin avril, après l'organisation de la position, le bataillon rejoignit le régiment où l'avait précédé une lettre de félicitations du général **MORDACQ**.
C'est une distraction d'un autre genre qui se préparait : notre attaque d'avril avait en partie réussie, le Boche voulait sa revanche.
Quelques coups de main, dont la division s'était fait une renommée, nous en donnèrent bientôt la conviction : **l'ennemi préparait contre le secteur de Champagne une formidable attaque par les gaz.**
Le premier coup de main fut fait près de la Ferme de Navarin par le lieutenant **SPRIET** : une préparation de plusieurs jours méthodique et discrète permit d'installer une trentaine de crapouillots, de faire leur réglage, de rouvrir à l'insu des Boches d'anciennes tranchées de départ que nous avions abandonnées et encombrées de fils de fer.
Trompés par notre préparation, par de fausses patrouilles sur d'autres points, les Boches commencèrent à riposter ailleurs, et quand ils se ressaisirent pour faire barrage sur le chemin du retour, notre groupe franc était déjà rentré avec une dizaine de prisonniers : le tout n'avait pas duré dix minutes et nous n'avions même pas un blessé.
A la fin de Juin, une certaine activité de l'artillerie ennemie se manifesta sur le Quartier Chalet, déjà mis assez mal en point lors d'un coup de main subi par le 138° R.I.
Le 3° bataillon qui occupait ce quartier avait un groupe d'observateurs de premier ordre (sergent **CLÉMENT**) qui put le 29 au soir, par une observation en première ligne, sous le tir de réglage ennemi, déterminer avec précision le point d'attaque choisi et l'emplacement des pièces de l'ennemi.

Quand le 30, avant le jour, l'attaque se déclenche, tous étaient avertis : notre artillerie put répondre du tac au tac avec précision.
Le point menacé, évacué par ordre, était transformé en traquenard, où les Boches ne trouvèrent personne, sinon des fusils braqués qui leur interdisaient le retour; plusieurs prisonniers restèrent entre nos mains sans parler des morts.
L'attaque par les gaz se précisait de plus en plus; méthodiquement notre artillerie cribla toutes les parties du front pour casser les bouteilles à gaz et les tuyaux. Fréquemment on voyait un nuage verdâtre au-dessus des tranchées ennemies indiquer le succès de nos tirs et qui devait ajouter aux pertes par bombardements celles dues à l'asphyxie.
Avec quelle ardeur nos poilus se précipitaient-ils dans le coup de main chargés de constater les résultats !
Mais, hélas ! La rage du désespoir avec laquelle l'ennemi se défendait espérant encore cacher le secret de son invention, nous coûta quelques pertes.
Le lieutenant **JARTON**, qui avait réussi son coup de main y fut cependant grièvement blessé, et l'aumônier **DRILHON** qui le rapporta sur son dos des lignes ennemies, le vit expirer dans ses bras en arrivant chez nous.
Le 3° bataillon, que le commandant **DUGALEIX** avait spécialisé dans les coups de main, réussit le dernier de la saison au poste Loustonneau, Quartier Montagne, et ramena quelques prisonniers.
Mais cette opération faillit coûter cher aux brancardiers du bataillon : **BOUYSSOU, CHÉRON, LEFORT**, qui rentrés les derniers avec des prisonniers blessés et repartis aussitôt apprenant que nous avions encore un blessé sur le terrain, furent pris dans un cloisonnement de mitrailleuses.

Ayant passé toute la journée dans un trou d'obus, ils regagnèrent précipitamment nos lignes à la nuit tombante, au moment où une patrouille ennemie s'apprêtait à les cueillir, après les avoir blessés à coups de grenades.

Les premiers jours d'octobre, le régiment quitta le secteur de Champagne qu'il était revenu arroser de son sang pour la 2è fois depuis le début de la guerre, et où les actes héroïques individuels ne peuvent être dénombrés.
Les intenses bombardements de cette région au sous-sol crayeux et parsemé de bois de sapins, en avaient transformé les lignes avancées en un paysage lunaire où l'on ne distinguait plus que des amoncellements blanchâtres et des troncs déchiquetés, où, cependant, tranchées, abris profonds, étaient toujours merveilleusement entretenus par un labeur ininterrompu de jour et de nuit.

ITALIE

Le régiment était depuis un mis au repos et à l'entraînement dans de coquets villages de la Montagne de Reims quand il fut brusquement transporté en Italie, où le recul de Caporetto jusqu'au Piave avait fait envoyer en toute hâte des divisions françaises et anglaises.
Après avoir consacré quelques mois à l'organisation d'une portion du front du Piave, le 107° R.I. se trouva affecté à la défense de l'Altipiano d'Asiago, où il y avait de fortes présomptions de croire à une prochaine attaque des Autrichiens.

Le Commando **SUPREMO**, après quelques hésitations, s'était décidé à prendre l'offensive quand, le 15 juin, l'armée autrichienne nous devança.
En face des troupes françaises, elle trouva un mur infranchissable, à l'abri duquel les Anglais, à gauche, et principalement les Italiens, à droite, purent rétablir leur situation assez compromise.

Le régiment qui était en réserve le 15, fut entièrement dépensé en renforts de la première ligne ou le lieutenant **MASSÉ**, commandant les engins d'infanterie, le lieutenant **LEBLOND** et le capitaine mitrailleur L**ABARDERIE**, se distinguèrent tout particulièrement.
Un coup de main brillant exécuté le 19 par la compagnie **DEVAT** compléta la démoralisation de l'ennemi : 72 Autrichiens restèrent entre nos mains.

PIAVE

Tout le monde sentait que l'hallali était proche, qu'il fallait être acteur dans le grand coup si on voulait avoir part à la curée: c'est sur le Piave que le Commando **SUPREMO** se décida à tenter sa chance.
En tête des forces françaises, le 107° R.I. fut appelé en toute hâte le 23 octobre pour prendre sa position de départ à Pedderobba.
C'était un point vital de l'ensemble de l'opération, celui où le Piave sort des montagnes, celui par où l'ennemi eut pu inquiéter le flanc des armées italiennes ayant franchi le fleuve avec succès.
Large de deux kilomètres environs, le lit du Piave était limité par deux falaises à pic.
Au pied de la falaise alliée, rive droite, coulait le fleuve en plusieurs bras impétueux (4m 50 à la seconde) qui serpentaient sur des grèves de galets.

Amicale Tramil

Ce terrain découvert se continuait par une plaine humide et broussailleuse, occupée par les petits-postes autrichiens, jusqu'à la falaise rive gauche que ceux-ci avaient puissamment fortifiée.
Le tout était dominé par les montagnes.
L'opération du 107° R.I. comportait deux temps : à la tombée de la nuit du 26, le 3° bataillon passe en bateaux pour établir une tête de pont rapprochée, permettant la construction du pont de bateaux.
Aussitôt construit, le pont est franchi par les autres bataillons qui élargissent le cercle de sûreté.

La première partie de l'opération, admirablement combinée par le chef de bataillon **CHABAUTY**, commandant le 3° bataillon, rencontra le plus gros obstacle de la part du courant qui disperse les bateaux, transportant le bataillon sur un front de 1500 mètres.
En pleine nuit, chaque fraction de débarquement s'organise, s'oriente tant bien que mal sur la direction primitivement donnée, et opère le nettoyage de tout ennemi dans sa zone.
Malgré les circonstances si défavorables, le but fut atteint, le pont construit sous la direction du bataillon.
Pendant ce temps, mis en éveil par les premiers coups de feu, l'ennemi fouillait de ses projecteurs les rives du fleuve.
Ayant enfin découvert le pont, il y concentrait un feu des plus puissants, des plus précis d'artillerie de tous calibres, accompagné d'un tir de barrage sur les deux rives.
Les 1er et 2° bataillons venaient à peine de passer sur le pont enfin terminé que ce dernier atteint par un obus, était rompu et dispersé.
Il faisait encore nuit noire.

Sans que ce grave incident jetât dans la troupe le moindre trouble, chacun va droit à sa mission : occupation de la falaise par le 2° bataillon à droite, le 1er à gauche et le 3° en réserve.
Héroïquement enlevé par son chef, le -, blessé au cours de l'opération, le 2° bataillon attaque cette falaise de quarante mètres de haut dont la possession pouvait seule garantir la troupe et le pont.
De nombreux fils de fer étaient tendus en travers dans les fourrés et sur la pente. Tous successivement, sont cisaillés à la main; et, entonnant la charge, le clairon **ARTIGALES**, bientôt suivi par les autres, redonne à chaque fois aux assaillants du courage pour un nouveau bond.

C'est dans cet acte héroïque qu'il trouva la mort; la même balle qui traversait son instrument l'atteignait au front.
Mais, peu importe, la falaise était à nous, chèrement achetée il est vrai par la moitié de l'effectif de ce bataillon.

Les contre-attaques répétées ne nous l'enlèveront plus maintenant, car tous les grenadiers sont à leur poste, car toutes les mitrailleuses sont en barrage, dussent les chefs de peloton, comme l'adjudant **DEVALOIR**, servir eux-mêmes les pièces.
Au bataillon de **BEAUCHAMP**, où le succès fut complet, le coup d'œil, l'habileté manœuvrière et le courage du lieutenant **LEBLOND**, commandant la 3° compagnie, méritent une mention particulière.
Chargé d'opérer avec ses quatre sections et deux mitrailleuses sur un front de 1500 mètres, il se flanc-garde à Osteria-Nuova par la section d'infanterie du sergent

Ancestramil

CARCENAT et la section de mitrailleuses du sergent **BATOUT**, qu'il fixe en ces termes sur leur mission :
" Je ne puis vous envoyer ni renfort ni munitions, mais je vous rappelle qu'il faut tenir Osteria-Nueva. Vous connaissez l'importance de cette position dont la perte mettrait la compagnie en danger.
J'ai confiance en vous"

L'Osteria-Nueva nous resta malgré de violentes et nombreuses contre-attaques.
On suppléa aux cartouches que la rupture du pont avait empêché de passer, en prenant à l'ennemi mitrailleuses et munitions, aussitôt retournées contre lui.
Pendant ce temps, avec les trois autres sections sous son commandement, le lieutenant **LEBLOND** s'infiltra, à la faveur de l'obscurité, par les points non gardés de la falaise pour en attaquer les défenseurs par derrière au petit jour.

Au tableau : **deux obusiers, deux canons, plus de vingt mitrailleuses, près de trois cents prisonniers.**

Par son héroïque ténacité, par son activité à mordre sans cesse, le 107° R.I. prit définitivement barre sur l'ennemi, et le 28 octobre, des troupes fraîches purent passer sur le pont enfin rétabli pour consommer notre victoire.

C'est par ce fait d'armes, qualifié par toute la presse française et italienne comme un des plus beaux et des plus héroïques, que le 107° régiment d'infanterie conquit la fourragère sous le commandement du lieutenant-colonel BERTAUX et termina brillamment la guerre.
Ainsi, soit dans l'exécution d'opérations nettement offensives, comme en 1914-1915, 1918, soit au cours des opérations de défensive-offensives auxquelles a pris part le régiment en 1916, 1917, le 107° R.I. a fait preuve à la fois d'un mordant irrésistible et de qualités d'endurance physique et morale de tout premier ordre.
C'est un régiment que synthétise complètement la dernière opération de guerre qu'il a mené et pendant laquelle il a déployé au maximum les qualités magnifiques que le caractérisent: le sentiment du devoir, l'esprit de sacrifice, l'élan irrésistible qui conquiert le terrain et la ténacité héroïque qui le conserve.

****

Ancien combattant